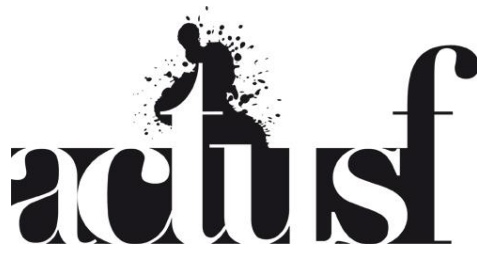




MORGANE CAUSSARIEU

ROUGE
VENOM

NAOS



présente

Rouge Venom

Morgane Caussarieu



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Titre De : barbie-doll@gmail.com

À : jaythevampireslayer@yahoo.com

Objet : *Projet Rouge Toxic*

Cher Jay,

On ne se connaît pas. Pourtant, on est pareil tous les deux.

Comme toi, je suis une mutante. Nous sommes les seuls représentants de ces êtres humains améliorés qu'a voulu créer mon savant fou de père. Je m'appelle Barbara Finn. Mais tu peux m'appeler Barbie. Ouais, je sais, c'est un peu naze comme surnom. Remarque, pas beaucoup plus que Buffy, Bela, ou Sookie.

Je sais que j'ai mis du temps à te contacter. Pardon. C'est que je n'ai compris que récemment ce qu'il m'arrivait. Qu'on m'avait changée pour que je débarrasse la terre des vampires. Tu vois, finalement, Barbie, c'est approprié à la fonction.

Le comble, c'est que, toi et moi, nous leur ressemblons... Nous sommes affligés d'un mal similaire au vampirisme. Désormais, je ne vieillirai plus. Et je possède des pouvoirs... Par exemple, je suis capable d'émettre des phéromones qui attirent les sangsues comme la fleur carnivore les mouches. S'ils me mordent, ils ne mordront plus personne après. Mon plasma, comme le tien, est gorgé de poison. As-tu déjà tué des vampires en le leur faisant boire ? Moi oui. Deux.

Je trouve que ce n'est pas suffisant.

Ces monstres m'ont pris ma famille et je veux me venger.

Pour ça, j'ai besoin de ton aide...

Si on est sur la même longueur d'onde, rejoins-moi à La Nouvelle-Orléans.

Je t'y attends.

Barbie.

PREMIÈRE PARTIE

FARUK

Depuis deux mois, je vivais dans la colocation la plus improbable.

Imaginez, trois vampires affreusement mal assortis parqués dans soixante mètres carrés saturés de phéromones, en compagnie de leur pire cauchemar – une quatrième créature d’une espèce encore à définir, au sang aussi ensorcelant que mortel... Pour qualifier Barbie, le terme « Némésis » n’apparaît pas exagéré. Accessoirement, Barbie était aussi ce que j’avais de plus proche d’une petite amie.

Mes deux congénères s’étant chacun repus d’un de ses parents, elle avait une sérieuse dent contre eux, contre nous, sans mauvais jeu de mots. Héritière d’une fortune colossale, Barbie avait loué pour elle et moi ce joli *cottage* créole à La Nouvelle-Orléans, dans le faubourg Marigny, mais mon « neveu » J.F. – si de tels termes pouvaient s’appliquer aux membres de notre race –, doté d’une solide expérience dans l’art du squat, s’était incrusté dès la première semaine d’emménagement. Barbie n’avait pas réussi à le déloger, et avait dû composer avec.

Égoïstement, j’étais bien content qu’il soit là, même si j’avais protesté pour la forme. J.F. et moi partageons ce lien né du sang affilié qui coulait dans nos veines et se reconnaissait. Durant une éternité, j’avais vécu en marge, isolé de ma propre espèce, et J.F. était l’un des seuls membres de ma famille que j’avais pu retrouver.

La présence d’Emma, la troisième vampire du cottage, m’était encore plus indispensable que celle de J.F. Elle m’aidait au quotidien, nous nous soutenions mutuellement dans l’abstinence. J.F. nous avait surnommés avec mépris Le Club des buveurs de sang anonymes, et pour l’instant, notre groupe balbutiant n’était composé que de deux membres, mais nous ne désespérions pas d’être un jour rejoints par d’autres vampires, inspirés par notre exemple. Si Emma, nos séances et le sérum miracle qu’elle synthétisait, notre méthadone personnelle, n’avaient pas été là, je n’aurais pas tenu ces deux mois complets sans une jugulaire bien juteuse à me mettre sous les crocs. Malgré la meilleure volonté du monde. J’avançais un jour à la fois. Un jour sans boire. Puis le lendemain, le défi reprenait, c’était un autre jour sans boire. J’étais arrivé à soixante jours de sobriété laborieuse sans même m’en rendre compte. J’aurais mérité un beau jeton.

Emma était une généticienne renommée avant sa mutation, et elle avait juré de nous guérir de l'affliction qu'était cette soif irrépressible. Elle avait installé son laboratoire dans l'une des chambres d'amis. Je la soupçonnais d'avoir emménagé ici à cause de J.F. plus que pour m'aider. Évident qu'elle continuait à lui faire les yeux doux.

Pourtant, la pauvre Emma n'avait aucune chance. J.F. ne jurait que par moi depuis que nous avons été réunis. Normal, je suis irrésistible, et je dis cela sans fanfaronnade. La plupart des gens tombent amoureux de moi, c'en est même lassant. Je ne fais pas grand-chose pour, juste, ça arrive. Mon arrogance à l'épreuve des balles et mon absence totale de modestie ne les découragent pas. Pire, ils trouvent que ça ajoute à mon charme.

Un triangle amoureux aurait été trop simple, nous étions carrément empêtrés dans une figure de type quadrilatère, mêlant amour et haine sans distinction. Il ne manquait plus que des caméras, et nous aurions pu constituer le casting d'une excellente télé-réalité. Jusqu'à très récemment, je ne savais pas ce qu'était ce genre d'émissions, mais J.F. m'avait initié à la trash TV, et ça faisait passer le temps, puisque je ne l'occupais plus à chasser.

La jalousie s'ajoutait à la liste des bonnes raisons que Barbie avait de se débarrasser de J.F. Mais j'étais trop focalisé sur mes propres tracas, liés au traitement que je prenais, pour vraiment me préoccuper des états d'âme de Barbie et de son désir de vengeance. Vampire et autocentré, ça vous étonne ?

Afin de masquer la soif, le sérum d'Emma me privait de la plupart de mes sens et déposait un voile brumeux sur tout ce qui m'entourait. J'avais sans cesse la nausée, ce qui avait le mérite de me couper totalement l'appétit. Comme la Petite Sirène qui subit des douleurs atroces à chaque pas sur ses jambes toutes neuves, je devais souffrir pour être humain. C'était le prix à payer pour ne plus dépendre des autres, ou plutôt, du sang des autres. Je voulais retrouver la maîtrise de ma vie. Ne plus être cette créature boulimique, impuissante face à l'hémoglobine, gavée à ras bord de plaisirs égoïstes, trop fugaces pour combler mon vide intérieur.

Afin de m'ouvrir de nouveaux horizons, il me fallait m'intéresser à autre chose qu'au système cardio-vasculaire, une passion somme toute assez limitée quand on y pense... Je savais que je valais mieux que cela. Que je n'étais pas qu'un corps. Que je pouvais avoir des préoccupations plus spirituelles si vraiment je m'en donnais la possibilité. Si je m'en remettais au sérum d'Emma.

C'était la perspective de me redéfinir qui m'attirait et me faisait tenir, plus que ma pitié toute relative pour le gibier. Le bonheur résiderait dans l'absence de désir et dans la tempérance d'après

Emma et ses lectures, et je comptais vérifier la théorie. Parce que jusque-là, à force d'excès, j'avais été bien malheureux.

Mais pour l'instant, ça ne fonctionnait pas : la quête incessante du sang ayant été mon obsession durant tant de décennies, sans elle, j'étais perdu, déprimé, je ne savais plus comment égayer mes nuits. Je me retrouvais comme une page blanche qu'on vient d'effacer et sur laquelle on ne sait pas quoi écrire de nouveau et d'original.

Le chemin vers le nirvana est pavé d'embûches. Il me fallait également apprendre la patience.

Au grand dam de J.F., je m'accrochais donc vaillamment à mes bonnes résolutions comme à une bouée de sauvetage, luttant contre les turbulences de ma chair, la tête hors de ces eaux rouges où surnageaient les piranhas avides de ma soif. Je résistais à chaque fois que mon neveu cherchait à m'entraîner dans une de ses virées nocturnes, qui je le savais, se terminait inmanquablement en tuerie. Ce qui ne m'empêchait pas de fantasmer sur celles-ci, frustré comme un curé confessant une libertine, imaginant avec délice, la langue caressant mes dents érigées, les scénarios les plus délurés.

Par dépit, J.F. s'était rabattu sur un tout jeune vampire aux cheveux teints en vert, Mika, qui, lui, n'éprouvait aucun scrupule à l'accompagner assassiner les braves gens. Mais les deux compères ne ramenaient jamais de proies dans le cottage, c'était la condition *sine qua non* de l'hébergement de J.F. à titre gracieux.

On ne voyait Mika que peu souvent, il parvenait mal à contrôler ses instincts en présence de ma protégée et de son divin nectar. Nous n'y arrivions guère mieux, et, dès que j'oubliais de prendre mon sérum, rester à ses côtés se révélait une torture, malgré les phéromones répulsives que je lui avais appris à diffuser pour compenser. Ça ne parvenait qu'à m'irriter, sans masquer totalement le somptueux fumet qui m'appelait insidieusement, pour que j'en finisse avec cette lutte perdue d'avance contre le monstre schizophrène que j'étais devenu. Je crois que c'était pour cette raison, plus que tout autre, que j'étais tombé amoureux de Barbie.

Ce pouvoir de vie ou de mort qu'elle détenait sur moi.

BARBIE

C'était un poil relou que mes colocos me reluquent en permanence comme si j'étais un gros milkshake bien sucré dans une réunion Weight Watchers. Mais bon, je tentais de ne pas le prendre personnellement, les vampires regardaient tout le monde comme s'ils allaient leur planter une paille dans l'opercule. Ce qu'ils finissaient par faire, en général. Dans mon cas, ils mouraient avant d'avoir pu me vider complètement. Ça me ferait une belle jambe, tiens, lorsque je convulserais sur le parquet du cottage, parfaite imitation d'une chambre à air percée, fuitant jusqu'à en crever.

J'adhérais à la définition de l'Enfer de Sartre. J'avais toujours difficilement supporté les autres. J'étais une gosse de riche asociale, misanthrope et surprotégée, et vivre en communauté, ça n'avait jamais été mon truc. J'aurais aimé ficher toutes ces sangsues dehors à coups de pied dans leurs derrières surnaturels – après tout, *je* payais le loyer, c'était *ma* maison. Sauf que monsieur Faruk en avait décidé autrement, et que sa parole faisait office de loi. Et puis, impossible de me débarrasser seule de cet abominable J.F.

Dire que je le détestais serait encore très en dessous de la vérité. Et c'était réciproque. Il cherchait à me détruire. Il cherchait à détruire tout ce qui l'entourait. Et puisqu'il lui était impossible de me vidanger de mon huile, il avait inscrit ma santé mentale dans sa ligne de mire. Son but avoué : me voir finir en camisole, et il m'accompagnait en sifflotant le long du chemin vers l'asile. Rien ne le faisait plus ricaner que de comparer en ma présence la longueur en bouche du sang de ma mère et de mon parrain, les proches qu'il m'avait arrachés à grands coups de dents chromées. Et je devais supporter d'autres « blagues » du même acabit, sept jours sur sept. Le plus rageant, ce n'était pas de lui offrir un toit malgré moi, non ; c'était qu'il me terrorisait beaucoup trop pour que je tente des représailles. Je n'osais même pas lui répondre quand il me provoquait.

Emma, quant à elle, était une colocataire plus discrète, facile à vivre, et déployait des trésors de charme pour que je lui pardonne la malheureuse faiblesse qui avait laissé mon géniteur exsangue. Mais peine perdue. Le meurtre d'un père, même par accident, même celui du pire père qu'on puisse avoir – et le mien était de ceux-là –, c'est le genre de chose impardonnable.

J'aurais pu partir, échapper à la surveillance et la « protection » de Faruk mais je n'avais nulle part où aller, personne à rejoindre. Je me sentais prisonnière, dans une cage pas si dorée. Et j'étais

trop attachée à Faruk pour le quitter, même si je lui en voulais de sa passivité face aux assassins de mes parents, et pour plein d'autres raisons.

Il était mon seul repère, et, à sa décharge, faisait de son mieux pour racheter ses crimes passés.

Et puis, je dois préciser : Faruk était beau. Vraiment très beau. Genre vraiment.

Qu'on me traite de connasse superficielle, ça pesait dans la balance. Ça aurait pesé dans la balance de n'importe qui. Comment dire adieu à ce visage-là, ce visage de prince de conte des *Mille et une nuits*, à jamais figé dans l'adolescence ? Comment dire adieu à ce sourire asymétrique, tour à tour séducteur ou méchant, qui me grisait de frissons ?

Mais peut-être étais-je simplement victime de son charme, et quand je dis « charme », je veux surtout parler de la fascination hypnotique qu'exerçaient ses prunelles de velours noir qui, quand il était contrarié, devenaient dures comme des boutons de plastique. De son regard, il aurait pu persuader n'importe qui de s'asperger d'essence et s'immoler dans l'espoir de lui plaire. Et ce n'était pas une métaphore. J'avais déjà été témoin de l'étendue de son pouvoir de suggestion. Alors avec une telle créature, comment distinguer le vrai du faux ? Comment savoir si j'étais amoureuse ou seulement sous influence ?

Le résultat revenait au même : je restais dans le cottage.

Et je ne pouvais malheureusement pas profiter de la beauté de Faruk comme je l'aurais voulu. Il ressemblait à une magnifique figurine collector, celle qu'on ne peut pas sortir de sa boîte pour jouer avec, sous peine de l'abîmer et de lui faire perdre sa valeur. Je me sentais prête à être dépucelée, à franchir une étape, mettre derrière moi mon chagrin d'enfant dans les bras pâles de mon amant. Bref, j'avais, comme on dit vulgairement, le « feu au cul ». Sauf que s'il perçait mon hymen, le sang « nuptial » ne l'épargnerait pas. La moindre goutte pourrait lui être fatale.

La mort plus forte que l'amour. On était dans une impasse magistrale. Roméo et Juliette, Angel et Buffy, à côté, leurs problèmes, c'était de la gnognotte...

Bref. Il était environ midi et comme tous les jours à cette heure-là, j'avais la gueule de bois et le cerveau déphasé, vilain mélange d'alcool et de somnifères. Je me forçai à sortir de ma chambre où je passais la plupart de mon temps à cuver, seule, séparée de la présence néfaste de mes coloc par quatre murs si fins qu'ils laissaient filtrer des bribes de conversations que j'aurais préféré ignorer. Comme lorsque J.F. racontait à la cantonade avec force détails ses dernières frasques. En bon punk, il ne faisait jamais dans la dentelle – ou s'il y avait dentelle, elle finissait invariablement en charpie,

imbibée de sang et de boyaux –, et ses récits auraient fait rendre son déjeuner à un mercenaire rentrant de Syrie. Moi, les boucheries me laissaient désormais froide. On s’habitue à tout.

Dehors, il faisait plein soleil, ce qui réduisait mes chances de tomber sur lui. Malheureusement, je trouvais les trois parfaitement éveillés dans le salon, devant la télé. Volets fermés, rideaux tirés. Bonjour l’ambiance. Je les maudis de ne pas dormir le jour comme tout bon Dracula qui se respecte et de m’imposer leurs ténèbres. Ça n’aidait pas mon moral.

Cet empaffé de J.F. était allongé de tout son long sur le canapé, la tête confortablement posée sur les genoux de *mon* petit ami, mâchonnant un mégot éteint. Pour finir de m’agacer, Faruk lui passait la main dans les cheveux, peignant des doigts les mèches rebelles peroxydées, cramées par la teinture. Et ça énervait visiblement aussi Emma, exclue de leur complicité, assise sur un fauteuil de l’autre côté de la table basse. Elle sirotait un verre de lait. Si le mets préféré des *Cadaver sanguisugus* – le nom scientifique qu’a donné mon père aux vampires – est incontestablement le sang, ils sont aussi friands des autres fluides produits par les corps humains ou animaux. Lait, sueur, salive, larmes... Par décence, je m’arrête là.

J.F., en me voyant débarquer, ne sortit aucune vanne, ce dont je lui fus momentanément reconnaissante. Faruk me jeta un regard triste et résigné, ce regard qui ne le quittait pas depuis qu’il ne pouvait plus prendre son p’tit déj’ dans les artères d’autrui. Je me rappelai avec nostalgie cet air malicieux et suffisant qu’il affichait lorsqu’il s’était pointé à mon lycée pour s’autoproclamer mon ange gardien. Il y avait une éternité, me semblait-il. Dans une autre vie. À présent que je n’avais plus de tuteurs légaux et que j’étais officiellement émancipée, personne n’avait parlé de me renvoyer à l’école, et je ne m’y étais pas réinscrite. Je n’étais plus humaine, je n’avais plus ma place dans leur société. Je n’y avais jamais eu ma place, de toute façon. Elle ne m’aimait pas et je le lui rendais bien. Il ne me restait qu’à côtoyer les autres monstres.

Affairée aux fourneaux de la cuisine ouverte sur le salon, je sentis leurs regards me brûler le dos. Je tentai de trouver une cuillère propre, au dos pas noirci. Ce con de J.F. les pourrissait toutes en faisant chauffer son héroïne dedans avec l’allume-plaque. Beurk, je ne voulais pas manger avec ça, moi. J’étais la seule ici qui ait encore besoin d’un régime solide. Même en étant devenue ce vampire de vampires, La Cannibale – Emma m’appelait ainsi –, il me fallait encore m’alimenter normalement. Je dus cuisiner à la lueur de la bougie, car les yeux fragiles de ces grands saigneurs supportaient mal la lumière électrique. Je me fis cuire du riz au lait de coco avec des champignons

et du tofu. J'étais devenue végétalienne après que J.F. avait tenté de minimiser ses crimes en les comparant à ceux perpétrés dans les abattoirs.

« C'est dans ta culture de bouffer du cochon. Ben c'est dans ma nature de siphonner des pétasses ! J'comprends pas pourquoi tu balises dès que j'me tape un cou, alors que tu t'envoies du sauciflard, peinarde. Que t'aies pas zigouillé Porcinet de tes mains, ça te rend pas moins responsable... (Il avait éclaté de rire.) Et moi, je ne consomme que du bétail élevé en plein air ! *L'Homo sapiens* est pire encore que le *Cadaver sanguisugus*. J'suis un mal nécessaire, né pour réguler votre fichue empreinte carbone. J'vous l'dis, la planète me dira merci un jour... »

Que rétorquer à autant de mauvaise foi ? Je m'étais contentée d'échanger le sauciflard contre le tofu.

« On sort, cette nuit ? » proposai-je à Faruk, en enfournant mon plat avec une cuillère presque pas noire.

Il soupira d'un air las.

« Il y a le *best of d'America's Got Talent* qui reprend après la pub. »

Sérieusement ? Je m'enflammai :

« On ne va pas continuer à végéter ici comme des petits vieux ! Tu as peut-être l'âge d'être mon arrière-arrière-grand-père, et je suis sympa, mais moi j'ai seize ans, j'ai envie de prendre l'air ! »

J.F. cracha son mégot tout mâchouillé.

« C'est quoi que t'as contre *America's Got Talent* ? C'est une émission de qualité. »

Je l'ignorai aussi superbement que je pouvais.

« Je préfère rester loin de toute tentation, exposa calmement Faruk. Et ça vaut pour toi aussi. Parce que si on sort, ma petite, tu vas t'enivrer encore plus que d'habitude, je ne me fais pas d'illusion.

— Je ne suis pas ta petite.

— Et quand tu es complètement soûle, je te rappelle que tu contrôles moins bien tes phéromones. Si l'un des nôtres rapplique et que le moindre accident arrive, Maman Gédé accrochera nos deux têtes au-dessus de sa cheminée... »

J.F. passa un doigt sur la joue de Faruk et dit, mielleux :

« En même temps, ce serait dommage de pas empailer une si belle gueule. »

Le mois dernier, sous la tutelle de Faruk, j'avais appris à doser mes hormones, et je n'étais plus cette balise vivante, attirant tous les suceurs de sang sur un rayon de plusieurs kilomètres – ce qui m'avait valu beaucoup d'ennuis par le passé. À présent, j'avais le choix ou non de les appâter, et c'était un soulagement. Je ne le ferai que quand je serai prête à les exécuter. Sauf que la Reine Vampire de La Nouvelle-Orléans, Maman Gédé, m'attendait au tournant et au moindre faux pas... Couic. Maman Gédé n'était pas du genre à plaisanter. Et puis, je ne serais pas la seule à ramasser, vu que Faruk s'était porté garant de ma bonne conduite, afin qu'elle laisse vivre, en dépit du bon sens, la bombe à retardement que j'étais. Mon protecteur était de sa lignée et lui avait rendu un grand service, alors elle lui avait accordé cette faveur.

« Allez, retentai-je, on va faire un tour, c'est pas quelques petits verres qui vont... »

Faruk me coupa.

« Nous avons un pacte. Si je ne tue pas d'humains, tu ne tues pas de vampires... Je te prierai de mettre toutes les chances de notre côté pour qu'on parvienne chacun à le respecter... »

Je fis de mon mieux pour éviter de penser trop fort au mail envoyé à Jay, qui était clairement une violation de notre arrangement. Oui, c'était bien ma veine, Faruk était aussi capable de lire dans les pensées. Sympa pour l'intimité. Enfin, son don était limité, il fallait vraiment que je cogite sévèrement sur un sujet pour qu'il lui parvienne.

« J'perçois une légère tension entre vous, les tourtereaux, roucoula J.F., hilare. J crois que la donzelle est à cran. Vous feriez mieux d'tirer un coup, ça la détendrait. Ah non, j'oubliais, trop risqué. Non, mais de toute façon, ma mignonne, faut pas que t'espères beaucoup de ce côté-là. Nous, on n'est pas des masses portés sur la chose, enfin, disons qu'on prend notre pied autrement. Et Tonton est trop galant pour t'en causer, mais bon, pour la lever, faut du sang, pas vrai ? Et le pauvre Faruk, ça fait un bail qu'il en a pas bu une goutte, grâce à vos bons conseils moralisateurs, mesdames... Il te sera aussi utile qu'un chapon dans une basse-cour. »

Si découvrir Faruk impuissant me catastrophait – mes fantasmes de midinette en prenaient un sacré coup –, lui n'eut pas l'air très gêné. Il devait situer sa virilité ailleurs.

Pas que j'envisageais de me faire déflorer aujourd'hui, cela faisait plus de dix jours que les Anglais avaient débarqué avec toute la flotte. La plupart de mes petites culottes étaient bonnes à jeter. Si Faruk et Emma ne s'étaient pas permis de me faire des réflexions, J.F. ne se gênait pas, et j'avais le droit à une nouvelle humiliation publique tous les jours. Ça ne rata pas :

« Hé, L'Ensanglantée ! Tu devrais passer aux couches de mamies incontinentes à ce stade. Non, parce qu'à chaque fois que tu fais un mouvement, j'ai l'impression de vivre la scène de l'ascenseur de *Shining*. »

Faruk ne put étouffer un rire qui me blessa, en visualisant très certainement le raz de marée rouge qui déferlait à l'ouverture des portes de l'ascenseur de l'hôtel hanté dans le film de Kubrick.

J'aurais voulu disparaître sous terre. Ou plutôt, j'aurais voulu que ce soit J.F. qui disparaisse une bonne fois pour toutes. Je levai mon majeur en direction du punk, la seule repartie que je pus trouver, et celui-ci passa vulgairement à mon attention la langue sur ses dents en argent de gangster. Sur les incisives du haut, sculpté dans le métal, on lisait le mot : « ADDICT ». Au moins, il était réaliste sur sa condition.

Je partis m'enfermer dans ma chambre en claquant la porte, cliché total de l'ado en furie. J'attendis quelques secondes, espérant que Faruk vienne me rejoindre. Il ne le fit pas. J'eus envie de me taper la tête contre les murs. Jusqu'à saigner tout mon soûl.

À la place, je m'emparai de la bouteille de rhum au pied de mon lit, et commençai à boire au goulot. J'ouvris mon ordinateur portable, et vérifiai nerveusement ma boîte mail.

Jay m'avait répondu !

Salut Barbie,

Je dois dire que ton mail m'a surpris, j'espérais plus de tes nouvelles. Je pensais que les sangsues t'avaient chopée. Je suis chaud pour qu'on se voie, bien sûr. J'ai deux trois affaires à régler avant, mais je débarquerai certainement à NOLA dans une semaine. Peux pas faire mieux.

J'ai des questions importantes à te poser : combien de jours se sont écoulés depuis que ces deux sangsues t'ont bue ? Les saignements, ils ont commencé ? Si oui, ça veut dire qu'il ne te reste pas beaucoup de temps, peut-être même qu'il faudra que tu te fasses pomper par un autre vampire avant que j'arrive.

Lorsque l'hémoglobine sort d'elle-même, c'est le signe que tu dois partir en chasse. Si tu as de la fièvre et que tu entends un bruit blanc, surtout n'attends plus, il sera déjà trop tard. La bactérie en nous prolifère à toute vitesse et il n'y a qu'en te faisant mordre que tu l'évacueras avant qu'elle ne te dévore de l'intérieur. Je voudrais pas que tu claques avant de t'avoir rencontrée.

Je fais au plus vite pour venir,

Jay.

Je relus le mail plusieurs fois, le cœur battant. Merde, merde, merde...

Mes règles n'étaient pas naturelles, comme je le soupçonnais. La bonne nouvelle, c'était que je n'avais pas de fièvre ni n'entendais de bruit blanc. La mauvaise : si je n'agissais pas rapidement, mes jours étaient comptés ! Je savais déjà que j'allais finir par devoir briser le pacte, mais je ne pensais pas que ça arriverait aussi vite.

Je m'examinai dans le miroir en pied de ma chambre. Je ne ressemblais pas à quelqu'un de malade ou en sursis. J'avais des joues comme un postérieur après la fessée. Aussi roses que les cadavres étaient pâles. Je respirais la santé, le sang, la vie, tandis qu'eux se paraient des atours de la mort. Le petit inconvénient : je m'étais mise à transpirer tout le temps, une sueur légèrement musquée au parfum sucré. Plus bizarre encore, lorsque je pressais ma peau entre mes doigts, il sortait de mes pores un suc moite et entêtant. Beurk. Si je pressais vraiment fort, le suc se teintait de rouge. Sexy, n'est-ce pas ?

Je n'avais même pas besoin de me blesser pour saigner. J'étais la proie idéale pour un vampire. Un leurre parfait. Tout ce qu'ils pouvaient désirer, tout ce dont ils étaient dénués. J'avais même pris des formes pulpeuses, au lieu de maigrir à leur image. Ma métamorphose m'avait embellie, c'était très net. J'étais pimpante. Abstraction faite des sucs et auréoles.

Dur de croire que j'étais sur le point de mourir. Et pourtant...

Trois solutions s'offraient à moi.

- 1) Ne rien faire et attendre l'arrivée de Jay.
- 2) Tuer Emma ou partir à la chasse toute seule, sans en informer Faruk.
- 3) Lui parler de Jay, le premier mutant réussi de mon père. Le patient zéro.

Je me décidai pour la troisième option : après tout, Faruk aussi risquait sa vie si je laissais des cadavres me sucer le sang. Il avait son mot à dire. Et puis, ça me pesait d'avoir écrit à Jay dans son dos. Je pris une nouvelle gorgée de rhum pour me donner du courage et l'appelai. Il ne tarda pas à me rejoindre dans ma chambre, prêt à en découdre. Il s'attendait sûrement à ce que je passe ma colère sur lui. D'une voix blanche, sans oser affronter son regard, je vidai mon sac d'une traite, la langue allégée par l'alcool.

Il garda le silence, comme absent. Je regrettais de lui avoir tout déballé. J'aurais dû y réfléchir mieux. Je tentai de capter ses yeux en amande, soulignés de cernes rosés, qui apparaissaient et disparaissaient au rythme des caprices de la tignasse indomptable lui retombant sur le front.

Faruk finit par s'animer et souffla :

« Ça ne me plaît pas, mais on fera ce qu'il faut, on n'a plus le choix... Je t'aiderai à tuer un des miens. Puis on partira loin, en espérant que Maman Gédé ne nous retrouve jamais. »

Je me logeai au creux de ses bras, reconnaissante, soulagée de sa réponse. Le rhum et sa proximité me réchauffaient le sang. Il circulait plus vite dans mes veines. Faruk me serra contre sa poitrine. J'aurais tant voulu l'embrasser. Mais à présent, qui savait si même ma salive n'était pas toxique ?

Il posa sa bouche sur ma gorge, et déposa un baiser, d'abord chaste. Je savais que depuis que ses veines n'étaient plus irriguées correctement, il avait perdu le sens du toucher. Il ne sentait plus aucune de ses extrémités, et j'imaginai qu'il devait à peine percevoir le contact de ma peau contre ses lèvres. Puis le baiser se fit plus appuyé, déchaînant mon sang. Mon cœur s'affola. Je décelai chaque contour des dents. Les vampires n'ont pas deux grandes canines surdéveloppées comme dans les films, elles sont de taille tout à fait normale, mais très tranchantes et pointues – comme les incisives, d'ailleurs. Des dents de requin. J'aurais tant aimé qu'elles me percent ! La chair me semblait si fine à cet endroit, rien qu'une pellicule incapable de retenir les remous sur le point de déborder en dessous. Je me dégageai, chassant l'idée, avant de manquer déverser une nuée de phéromones aguicheuses qui aurait précipité les événements.

Faruk s'injecta une intraveineuse de traitement directement dans la jugulaire.

Douche froide.

Il me parut si loin tout à coup.

« Si tu le permets, dit-il, j'aimerais parler de ton état à Emma. Je lui fais confiance. Elle aura peut-être une meilleure idée. »

Je n'avais pas confiance en Emma, elle n'avait pas hésité à trahir mon père, puis à le... manger.

« De toute façon, me dit Faruk qui écoutait mes doutes silencieux, tu n'as pas parlé à voix basse, elle a sûrement déjà tout entendu, les murs ont des oreilles, ici. »

EMMA

Je souris. La conversation m'était parvenue davantage grâce à la faible épaisseur des cloisons qu'à la finesse de mon ouïe, fortement diminuée depuis que je prenais le traitement anti-soif.

Je me reconcentrai sur mon ouvrage, plaçai la lamelle sous la lentille du microscope et réglai la focale, jusqu'à ce que les micro-organismes deviennent nets et que je puisse les observer s'entre-dévorer avec virulence.

« Bonjour toi... Tu es une vraie saleté, hein, ma belle... » cajolai-je à voix haute la *Bacteria cannibalis*.

Je passais décidément trop de temps avec ces bactéries.

La cannibalis était une aberration créée de toutes pièces par James Finn, le père de Barbie, à partir de la *Bacteria sanguisugus*, responsable du phénomène de vampirisme. Il l'avait modifiée pour qu'elle se repaisse de sa sœur sanguisugus, au lieu de globules rouges. Puis il l'avait placée dans sa propre fille, et avait fait d'elle le cheval de Troie de son arme biologique.

Faruk et Barbie ne tardèrent pas à me rejoindre, et je détachai les yeux à regret de l'arène de gladiateurs à échelle réduite. La présence de la Cannibale me rendait toujours nerveuse ; bien que son attitude générale fût devenue presque pacifique à mon égard, tant de violence se débattait en elle... Je n'étudiais pas les bactéries par plaisir, mais pour la neutraliser avant que ne lui reprenne l'envie de se débarrasser de moi. Et par là même, la guérir de l'affliction que lui avait léguée son père. Car c'était mon don, guérir, j'étais médecin, c'était ce que je savais faire de mieux. Je m'étais révélée un bien piètre bourreau quand il s'était agi de tuer. Le visage de mes victimes me poursuivait sans relâche, celui de James surtout. Nous nous étions rencontrés en étudiant les *Cadaver sanguisugus*, mais pour des raisons opposées : lui voulait les annihiler, alors que moi, je ne nourrissais que fascination à leur égard. Jusqu'à tomber amoureuse de l'un d'eux. Jusqu'à en devenir une moi-même.

Et le regretter amèrement.

« Je n'ai pas pu m'empêcher de vous écouter, Faruk, et tu avais raison, dis-je. J'ai peut-être une solution à votre problème. »

Son beau sourire de travers, qui se faisait de plus en plus rare ces derniers temps, éclaira son visage juvénile et creusa une adorable fossette ; il n'avait rien d'un homme, je ne décelais en lui